

Claire Marin Hors de moi

Allia, 126 pages, 6,10 €

Premier roman en soliloque, rare et tenu, sur les souffrances infligées par une maladie incurable.



D'une traite, et sans répit : il n'y a pas d'autre manière de lire ce court texte, dissection par les mots de la douleur physique, en dépit de ce tardif aveu d'impuissance : *"On ne sait plus quelle parole peut dire la vérité de cette expérience."* Dès la première page, le lecteur est happé par une voix : la narratrice esseulée raconte dans un ordre arbitraire les blessures physiques et mentales provoquées par une maladie étrange, auto-immune, sorte de dérèglement du corps qui s'attaque lui-même en tentant de se défendre. Le soliloque explore et interroge sans relâche la nature du mal, fouillant à l'infini un champ lexical de la destruction : la douleur qui irradie la chair et défait les articulations, le corps meurtri, dépossédé de son identité, sa manipulation clinique par un personnel hospitalier indifférent. Et encore : la dépression, l'éloignement de la réalité, la solitude – à laquelle répond celle du lecteur, dans un curieux effet de miroir. Dans *Hors de moi*, pas de parents éplorés, pas d'amis, pas de présence tampon où se projeter, qui amortirait ce face-à-face inconfortable avec la voix malade. Celle-ci nous tient en otage dans sa chambre d'hôpital, nous force à regarder un corps enlaidi, à entrer dans sa souffrance. On est tenu de rester à son chevet, jusqu'à l'apaisement – qui n'arrive jamais. La voix est brutale, noueuse, tendue. Presque organique, toute en chocs et frictions. Lucide, avant tout. Le comble de la maladie procède d'une inversion des valeurs. Elle se pare ici de vertus presque obscènes : la maladie comme intensité de vie, *"puissance capable de contrer l'effet de l'habitude (...), qui exalte et excite"* ; source d'ivresse et de jouissance, *"dans cette sensation violente qui suspend tout"*. La douleur comme *"pure énergie"*, et même *"passion"* coupable, comparée à un amant violent et possessif desserrant parfois son étreinte. Pour une courte période de rémission, qui est moins l'assurance d'un répit que la menace d'une rechute. La narratrice nous avertit, son impossible guérison interdit toute forme de progression narrative, de happy-end. La maladie gagnera, scellant cette première défaite que constitue déjà celle du langage. Dans ces pages, ce dernier s'accommode peut-être un peu trop facilement d'une confusion, plus improvisée que volontaire.

Emily Barnett